

HORS-SÉRIE

Le nouvel Observateur



Léon Tolstoï
James Joyce
Marguerite Duras
Marcel Proust
Louis-Ferdinand Céline
Honoré de Balzac
Jorge Luis Borges

LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE (2) : XIX^e ET XX^e SIÈCLE

Les chefs-d'œuvre de la littérature

commentés par les écrivains d'aujourd'hui

avec



M 02802 - 1306H - F: 5,00 € - RD



BELG 5.50 € / LUX 5.50 € / SUISSE 8.60 FS / ALL 5.90 € / ESP 5.50 € / ITA 5.50 € / GRECE 5.50 € / PORT(Cont) 5.50 € /
TOM 700 XPF / DOM 5.50 € / RCI 4100 CFA / SGAL 4100 CFA / ZONE CFA 4100 / MAROC 50 DH / TUNISIE 5.70 DTU / CAN 8.99 \$CAD / USA NY 8.99 \$

Modernité et déconstruction

LA ROUTE DES FLANDRES

L'empreinte de la guerre

C'est le chaos des sensations que Claude Simon fait surgir dans la troublante simultanéité des récits qui s'interrompent et se chevauchent selon un art calculé du montage

Par Mireille Calle-Gruber

Mais comment savoir? comment savoir? »
« Mais comment savoir? que savoir? »
Ces lancinantes questions qui scandent l'ultime chevauchée des phrases au terme du roman, conservent à *La Route des Flandres* son pouvoir d'envoûtement jusqu'à la dernière page. Et la fascination du secret autour duquel la narration de Claude Simon n'aura cessé de tourner : remémoration, enquête, fabulation, quête. En vain, et pour cause : l'interrogation du protagoniste Georges est de celles qui sont insoutenables car elle touche à la mort de l'autre et à sa propre mort. Ou plutôt, plus insoutenable encore est l'interrogation du fait que Georges, qui aurait dû mourir en mai 1940 avec la quasi-totalité de son régiment, a, par un pur concours de circonstances, survécu. Comme il a survécu, peu après, sur la route des Flandres tenue par les Allemands, alors que son supérieur, le colonel de Reixach était abattu sous ses yeux. C'est cette image, obsessionnelle, de l'autorité mourant glorieuse et dérisoire, qui est au centre du roman, « statue équestre », et qui hante le récit entier : « Comme si son cheval et lui avaient été coulés tout ensemble dans une seule et même matière, un métal gris, le soleil miroitant un instant sur la lame nue puis le tout – homme cheval et sabre – s'écroulant d'une pièce sur le côté comme un cavalier de plomb commençant à fondre par les pieds et s'inclinant lentement d'abord puis de plus en plus vite sur le flanc, disparaissant le sabre toujours tenu à bout de bras derrière la carcasse de ce camion brûlé effondré là, indécent comme un



MIREILLE CALLE-GRUBER est écrivain et professeur à Paris-III. Elle a publié *Claude Simon* (Seuil, 2011), *Claude Simon, l'inlassable réancrage du vécu* (La Différence, 2011).

L'AUTEUR

Claude Simon
(1913-2005)

Fils de militaire, il commence à écrire durant la guerre d'Espagne. Fait prisonnier en 1940, il s'évade et rejoint la Résistance. Dans la mouvance du Nouveau Roman, il publie *La Route des Flandres* en 1960 et reçoit le Nobel en 1985.

animal une chienne pleine traînant son ventre par terre, les pneus crevés se consumant [...]. »

On mesure dans ces lignes la force de suggestion du texte : il décrit l'empreinte des émotions et des scènes qui ont laissé dans le corps la mémoire de marques ineffaçables. Empreinte vive pour celui qui est comme mort, et cependant s'est tenu vivant, à toute extrémité, à l'instant de sa fin. Et qui écrit désormais en survivant. C'est le chaos de ces sensations que Claude Simon fait surgir au présent de l'écriture, dans la troublante simultanéité des récits qui s'interrompent et se chevauchent selon un art calculé du montage : la perte des repères de temps et d'espace dans la débâcle ; le wagon des prisonniers ; la captivité ; l'apparition de la fille de ferme, blancheur de lait dans l'obscurité du bivouac ; le cheval en décomposition rencontré par trois fois sur la route des cavaliers ; le printemps radieux de mai 1940 ; surtout le furieux et mélancolique désir de vivre... alors que le monde est « comme une bâtisse abandonnée ».

La description des événements bée sur des visions fantasmagiques et contradictoires qui laissent le doute sur toute chose. Georges ne saura jamais si ce qu'il pense être une forme de suicide de la part de De Reixach fut un geste de dignité, façon de racheter son honneur de militaire, ou l'acte de désespoir d'un mari trompé par sa femme, la jeune et aguichante Corinne imaginée dans des scènes de coït avec son jockey. Pas plus qu'il ne saura de quelle incurie du haut commandement ou de quelle trahison furent victimes les soldats sur le front des Flandres.

Le roman conduit une interrogation en règle de nos savoirs et de nos certitudes par la mise en jeu des pouvoirs de la langue, laquelle est capable de faire arriver des rapprochements renversants. Claude Simon a mis vingt ans avant d'écrire ce livre, craignant de ne pas parvenir à défaire son écriture des discours héroïques ; de verser dans la monumentale célébration ou dans la mièvrerie. *La Route des Flandres* réussit à créer un monde où l'émotion va plus vite que les idées, et où mots et syntaxe orchestrent une physique des sensations en appelant autrement les choses. Et d'abord « la guerre la mort » : « Toute cette cochonnerie [qui] n'avait pas encore rompu brisé en nous ce qui est comme l'hymen des jeunes gens ouvrant cette blessure déchirant quelque chose que plus jamais nous ne retrouverons cette virginité ces désirs virginaux frais guettant la fille entrevue tu te souviens. » M. C.-G.



Colonne de chars allemands dans la campagne française (mai-juin 1940).